

## Le prix du silence

Avec mes éternels pantalons kakis et mes cheveux hyper courts, j'ai un look de butch même si je n'en suis pas une. Mais avec mon statut de femme divorcée, mère de surcroît, aux yeux de la quasi-totalité des gens, je ne peux qu'être une hétéro esseulée.

Au travail, ce curieux mélange provoque régulièrement des situations cocasses, voire parfois, carrément ridicules. En effet, si certains de mes collègues évitent soigneusement de me demander pourquoi je ne cherche pas Le nouvel Homme qui ne manquerait sûrement pas de combler toutes mes attentes, d'autres ne s'en privent malheureusement pas.

Certaines de mes collègues pleines de bonnes attentions, me prodiguent régulièrement leurs précieux conseils sensés m'aider à retrouver un statut social plus convenable pour moi, celui d'une femme casée au bras d'un homme forcément fait exclusivement pour elle.

Et certaines d'entre elles vont même jusqu'à fureter pour moi dans les couloirs de mon entreprise et autour des machines à café, à la recherche des vieux garçons effrayants d'inexpérience ou désespérément ringards, et à la recherche des fraîchement divorcés dont elles oublient au passage un peu vite qu'ils sont peut-être tout simplement incasables.

Sauf que moi, je n'ai d'yeux que pour les petits culs adorablement moulés des stagiaires, pour les seins délicieusement épanouis d'une de mes collègues malheureusement définitivement hétéro, et pour la démarche merveilleusement chaloupée d'une de mes collaboratrices.

Quotidiennement j'élude, je tais mes sensations, mes sentiments, je ruse en parlant de « la personne » qui m'accompagne, j'évoque mes copines, et personne, absolument personne, ne trouve étrange que je n'aie aucun copain. Alors forcément, il y a décalage...

Et ce décalage, à force, il m'agace.

J'ai tenu longtemps à ce petit jeu jusqu'à ce qu'un ras le bol atomique ne m'envahisse et ne déborde sur mon quotidien professionnel le rendant tout simplement insupportable. Je ne voulais plus me cacher, je ne voulais plus mentir, je ne voulais plus me taire, je voulais être moi.

S'il n'était pas envisageable de réaliser mon coming out professionnel, il me semblait que la société avait suffisamment évolué pour qu'au travail, je puisse cesser de supporter les propos homophobes de certains de mes collègues, et que je puisse clairement prendre position en faveur des gays et des lesbiennes.

Forte de mes belles intentions et malgré les mises en garde de ma femme qui me recommandait la plus grande prudence, j'étais bien décidée à saisir la première occasion pour m'affirmer et changer mon image.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter lorsqu'un collaborateur de mon voisin de bureau entra tout content et visiblement porteur d'une bonne nouvelle. Sa satisfaction était telle qu'il parlait fort, à tel point que je ne pus bientôt plus travailler. Je l'écoutais donc annoncer à mon voisin qu'il avait trouvé pourquoi la carte électronique qu'il expertisait était en panne. A l'annonce de cette bonne nouvelle, mon voisin de bureau a souri mais il s'est inquiété car la nouvelle carte électronique en cours de conception ne devait pas présenter le même défaut. Ce à quoi, ce collaborateur rétorqua vivement :

- Qu'est-ce que tu crois ? On conçoit pas nos cartes comme des pédés !

J'étais écœurée et je me demandais ce qui suintait le plus de cet homme : était-ce sa connerie évidente ou son homophobie primaire ?

Mon intervention spontanée et directe ne se fit pas attendre :

- Mais est-ce que tu mesures la portée de tes paroles ?

- Oh, tu sais bien ce que je veux dire.
- Peut-être, mais il y a l'art et la manière de le dire. Tu pouvais parfaitement exprimer la même chose d'une façon totalement différente et surtout, non discriminatoire.
- Y'a pas mort d'homme quand même.
- Non, mais le respect des autres, ça existe, et je pense tout le monde y a droit, les homosexuels comme les autres.
- Mouaïh, bon, admettons.

Et sans exprimer le moindre regret, il a quitté le bureau avec un sourire en coin profondément dédaigneux.

Le silence de mon voisin de bureau me surprenait. Etant antillais, il subit parfois le racisme de certaines personnes, aussi je pensais qu'il comprendrait mon indignation. J'avais même espéré, peut-être un peu naïvement, qu'il partagerait cette indignation.

Aussi, lorsqu'il m'a déclaré :

- Tu sais, moi, je trouve ça anormal d'être homosexuel.
- Tu es libre de tes opinions et je n'impose à personne de partager les miennes, mais il est nécessaire de respecter les autres dans leurs différences.
- Sans doute, mais ça n'est pas normal.

J'étais déçue de le découvrir homophobe alors que je le croyais ouvert d'esprit. Il n'y avait aucun soutien à attendre de lui et une question lancinante tourna en rond dans mon esprit tout l'après-midi : combien de mes collègues étaient des homophobes silencieux ?

Le lendemain, mon voisin de bureau reçût de nouveau la visite de son collaborateur ouvertement homophobe alors que j'étais particulièrement concentrée sur mon travail. Je ne leur prêtais donc aucune attention. Pourtant, alors que je me levais pour aller déjeuner, je constatais qu'il était toujours là. Ils ne parlaient pas travail mais homosexualité, qu'il trouvait bien évidemment anormale, inadmissible et insupportable. Mon voisin de bureau lui

prêtait une oreille non seulement attentive, mais aussi visiblement complice, ce qui m'irrita immédiatement au plus point. D'autant que je sentais aux regards bravaches qu'il me lançait qu'il tentait de me faire réagir. Que cherchait donc cet oiseau de mauvaise augure ?

Je décidais de l'ignorer : j'avais été suffisamment refroidie la veille et je n'étais pas d'humeur à risquer une seconde douche froide.

Mais c'était sans compter sur sa volonté d'en découdre. Ce collaborateur est revenu à la charge tous les jours, ce qui a fini par m'énerver sérieusement. Et il a obtenu ce qu'il recherchait : l'affrontement. Ce fut le vendredi soir qu'excédée, je finis par lâcher :

- Mon Dieu, si l'homosexualité te taraude à ce point là, tu devrais peut-être te demander si tu n'es pas un homo refoulé.
- Ça ne risque pas ! Je suis un homme, un vrai moi. Et je te le montre quand tu veux ! D'ailleurs, il n'y a que les pédés et les gouines pour défendre les « homos » comme tu les appelles...

Abasourdie par tant de stupidité, j'écarquillais les yeux. J'étais tout simplement sans voix et je me demandais même, si un lavage de cerveau aurait réussi à venir à bout du phénomène.

Je décidais de l'abandonner là pour partir en week-end. Mais j'étais contrariée car je me demandais combien de temps encore cet odieux personnage allait me chercher des poux.

Heureusement ma douce me fit bien vite tout oublier. Alors, forcément, après un si agréable moment de détente, le retour au boulot ne m'enchantait pas particulièrement. Pourtant, comme tous les lundis, je repris le chemin du bureau. J'y retrouvais mes collègues, mes habitudes et mes dossiers en souffrance sans grand enthousiasme. Mais quand le collaborateur homophobe de mon voisin de bureau pointa à nouveau le bout de son nez, je compris très vite à son sourire ironique et à son regard chargé de sous-entendus que mon quotidien professionnel était en train de virer au cauchemar.

Il venait tous les jours, de préférence lorsque j'étais seule dans mon bureau, pour vomir sa haine et déballer sa lesbophobie galopante. J'ai tout essayé : l'agresser à mon tour, refuser de l'écouter, l'ignorer en quittant mon bureau dès son arrivée. Rien n'y faisait, il ne lâchait pas prise. J'ai eu droit à tout, de :

- Tu sais une lesbienne, ça n'est rien d'autre qu'une femme qui a été mal baisée. Ça me serait facile de te remettre dans le droit chemin. Quand tu veux d'ailleurs...

à :

- Je me demande ce que peuvent bien faire deux femmes ensemble. Toi qui le sais, tu ne veux pas me l'expliquer ?

en passant par :

- Tu crois que tes collaboratrices savent que t'es une gouine ? Non, sinon elles ne voudraient plus travailler avec toi, elles auraient trop peur que tu les dragues.

Ce type était lourd, vulgaire, déplacé, insistant et j'avais de plus en plus peur qu'il aille raconter à tout le monde que je suis lesbienne.

Je ne pouvais pas me plaindre de son harcèlement à ma hiérarchie sans devoir révéler mon homosexualité.

Je ne pouvais pas non plus lui coller une gifle magistrale sans devoir expliquer mon geste ensuite.

Cette situation pénible me semblait sans issue et j'étais chaque semaine plus mal à l'aise.

Tellement mal que même à la maison, cela se voyait. Ma douce avait beau me répéter que mes autres collègues n'étaient certainement pas tous homophobes, comment en être sûre ? Combien étaient homophobes ? Et parmi ceux qui ne l'étaient pas, combien seraient prêts à prendre le risque de me défendre ? Le doute m'avait envahie et je n'étais plus sûre de rien.

Stressée et rongée de l'intérieur par une volonté grandissante de le détruire, volonté que je ne pouvais ni exprimer, ni assouvir, je m'étiolais chaque jour un peu plus. Moi d'ordinaire gaie et souriante, je traînais un visage désormais fermé et éteint dans les couloirs

de l'entreprise. Je finis par avoir des migraines si féroces que je fus dans l'obligation d'aller à l'infirmierie.

Voir notre infirmière me fit du bien car c'est une femme qui a beaucoup de charme et qui est souriante, calme, attentive et attentionnée. Elle sait écouter et entendre nos maux, ceux que nous n'osons pas formuler sur notre lieu de travail, lieu où nous ne sommes pas censés être faillibles et encore moins, fragiles.

Je pris très vite l'habitude d'aller la voir quotidiennement. L'infirmierie était devenue mon havre de paix, mon refuge. L'infirmière l'avait compris, mais elle ne me posa jamais aucune question.

Et ce n'est qu'au bout de trois semaines, après un nouvel échange âpre et tendu avec celui qui était devenu ma bête noire, que je me laissais enfin aller à lui confier mes soucis. C'est épuisée nerveusement et en larmes, que je lui avouais être victime d'un harcèlement lesbophobe quotidien depuis près de trois mois, harcèlement face auquel il m'était impossible de me défendre ouvertement et face auquel je me sentais démunie.

Son visage grave et attentif me rassura : de toute évidence, elle ne m'avait pas prise à la légère et elle n'était pas homophobe.

Au moins une ! Il y avait au moins une personne dans mon entreprise que l'homophobie ne faisait pas rire, ni même sourire ! Ce fut le déclic : je n'étais pas seule, ma douce avait raison, je ne pouvais pas être seule, ils ne pouvaient pas être tous homophobes !

Pour un peu, je l'aurais embrassée. Cette femme, son comportement, son réconfort et le respect dont elle avait fait preuve à mon égard m'avait redonné le goût de vivre, l'envie de me battre et la force d'affronter ce collègue afin de finir ma journée de façon moins sinistre qu'elle n'avait commencé. Ce fut difficile mais j'ai tenu bon toute la journée. Et pour la première fois depuis longtemps, je suis rentrée à la maison détendue. J'étais résolue à trouver une solution à cette situation quelle qu'elle soit. Je n'allais tout de même pas le

laisser continuer à me gâcher la vie !

Après en avoir longuement discuté avec ma femme, nous avons décidé que le plus simple était que je demande à changer de service. Il aurait sans doute été plus courageux de l'affronter ouvertement en prenant le risque de voir mon homosexualité exposer aux regards et aux commentaires de tous, mais je ne me sentais pas assez solide pour surmonter cette épreuve. Alors j'ai choisi de le fuir : ce n'était pas glorieux mais c'était une méthode discrète et rapide.

Quand je suis arrivée au boulot le lendemain, je me sentais presque légère. Je savais que mon calvaire allait prendre fin. Je serais bientôt débarrassée de ce pauvre type et je me savais parfaitement capable de rebondir dans un autre contexte professionnel.

J'avais perdu mes belles illusions sur la solidarité entre collègues et sur ma capacité à affirmer ma lesbitude sur mon lieu de travail, mais l'important à mes yeux était que je garde au fond de moi la certitude, qu'un jour prochain, je le ferai ce coming out professionnel, un jour...